

Kintsugi

Olivia Tapiero

Number 801, March–April 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90307ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

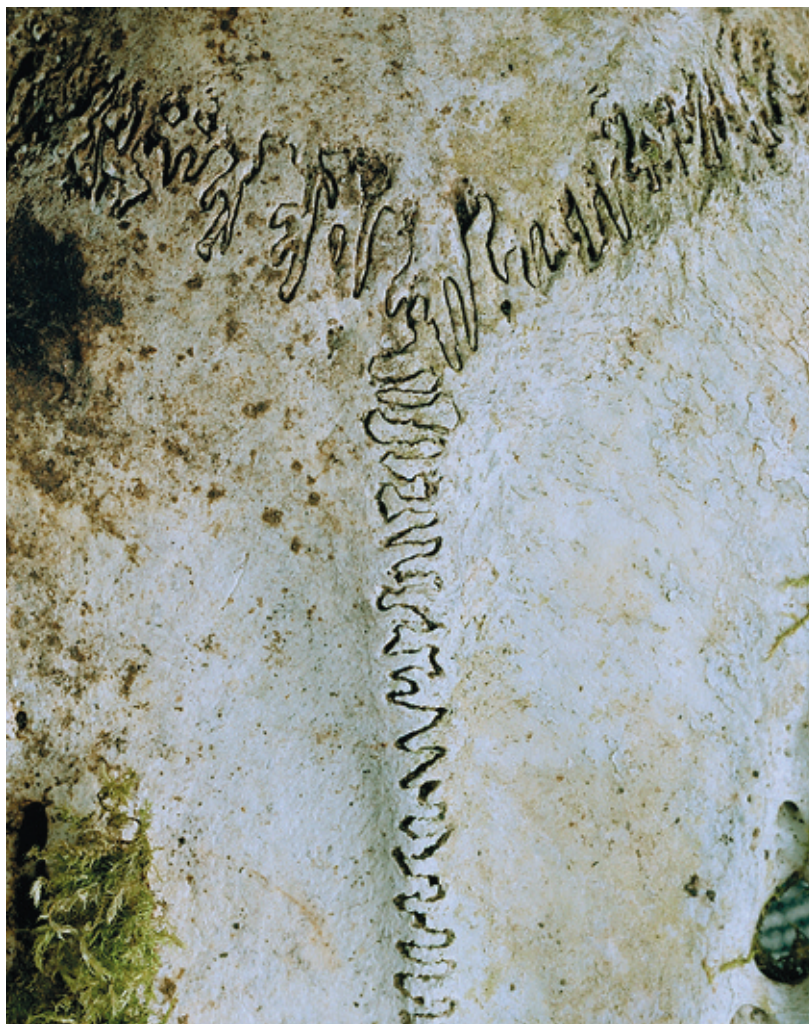
0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Tapiero, O. (2019). *Kintsugi*. *Relations*, (801), 42–43.



Fractura, 2013, impression chromogénique, dimensions variables

Kintsugi

Texte : **Olivia Tapiero**

Photo : **Léa Trudel**

Juste avant d'éjaculer, le premier ministre reconnaît qu'il est en territoire non cédé. Le peuple applaudit, on dit : *bravo, oui, bravo*. Rires attendris quand il trébuche sur le nom de *Tio'tia:ke*. On s'admire à la sortie d'un rapport gouvernemental qui reconnaît l'existence des pensionnats : *les choses évoluent, c'est plus comme avant*. On se trouve généreux, on se lave les mains, les consciences, les mémoires, c'est tout propre, *on est ouverts*, dit-on, *maintenant on reconnaît que c'était pas correct*, on souffle un peu, on se console comme ça, dans cette idée de justice, de disculpation, et derrière les dents serrées une vieille haine fermente : *on peut plus rien dire*.

C'est moins pire qu'aux States, tout de même, déclare un écrivain, avant de m'annoncer fièrement qu'il va *intégrer* une femme noire dans son prochain livre. Il me regarde comme un chien qui attend son biscuit, il me regarde comme si je devais me pâmer, me mettre à genoux et lui faire la fellation du siècle.

À la télévision, sur la chaîne nationale, un président proclame : *c'est de la racaille, de la petite racaille de banlieue. S'ils ne sont pas contents, ils n'ont qu'à retourner chez eux*.

Une femme rêve dans une langue qu'elle ne comprend pas, une langue arrachée aux mémoires qui la précèdent. Elle brandit son oubli, qui est la dernière preuve du crime.

Un romancier me dit : *moi j'habite le Québec. Je crois que je vais apprendre l'innu*. Ensuite, pendant une demi-heure, il me parle de Josée Yvon.

Lors d'une soirée, un jeune homme déclare :

*why should I care
j'ai rien fait de mal
qu'est-ce que j'en ai à crisser
de ce qui s'est passé il y a deux siècles
moi j'ai rien fait
je suis une bonne personne
tu sais j'ai du sang irlandais
et nous autres aussi
on a été opprimés
fait que je comprends pas pourquoi ce serait à moi
de payer
je comprends pas
ça ne me regarde pas*

Mais oui, mon grand, ça te regarde. C'est toi qui ne regardes pas, c'est toi qui peux te permettre de ne pas regarder. Tu veux que je me débâte, que je mendie la fin de l'histoire. Tu butes contre ma rage muette, ma rage qui fait mine de se résigner, cette rage des corps qui n'ont jamais eu le luxe de la déception, de l'étonnement face aux meurtres et aux soifs.

Les meurtres, les effacements, les profilages, tu les admets comme on pose un billet sur la table, discrètement, le regard ailleurs, pour museler les réprimandes qui suivront ta fuite. Tu avoues, exaspéré, comme on enfonce une tétine en plastique dans la bouche d'un enfant, pour qu'il se taise, et non parce qu'il a faim.

Tu parles de *kintsugi*, de ces objets brisés qu'on répare en colmatant leurs fêlures avec de l'or. Tu dis : *c'est plus beau comme ça*. Tu me parles de résilience. De réparations, de parures.

Tu veux quantifier les peines. Tu demandes : combien ? Combien d'argent faudra-t-il leur donner pour qu'on n'en parle plus ?

Tu répètes :

Je n'ai rien fait.

C'est vrai, tu n'as rien fait. Tu n'as rien eu besoin de faire, rien eu besoin de reconnaître pour garder la part large et poursuivre ton règne aveugle depuis le bon côté de l'asymétrie. Tu prends une gorgée de bière, sans savoir que mon cri et ton trône s'enfonceront dans la même boue.